d'hier. Alimentant les craintes d'une nouvelle spirale de la violence depuis l'assassinat mercredi du ministre Rehevam Zeevi, revendiqué par le FPLP (Front populaire de libération de la Palestine), l'armée israélienne a affronté des tireurs palestiniens. Pendant ce temps, ses blindés effectuaient, dans des villes sous contrôle palestinien, des incursions « menées au nom de la légitime défense ». L'Autorité palestinienne n'a-t-elle pas rejeté l'ultimatum d'Israël, qui la sommait de livrer « immédiatement » les assassins du ministre du Tourisme ?

Jeudi, Tsahal était entrée dans Ramallah et Naplouse. Ces deux derniers jours, elle a élargi ses manœuvres aux villes de Jenine, une vingtaine de « terroristes » au cours d'opérations les « plus importantes jamais lancées » en secteur autonome palestinien.

Appel d'Arafat à l'ONU

Cette reprise de la violence sonne comme un défi pour les Etats-Unis, qui avaient souhaité que le calme revienne et exercé de très fortes pressions pour que des pourparlers soient relancés. Objectif de Washington : s'assurer du soutien du monde arabo-musulman à sa campagne de représailles contre l'Afghanistan. Le département d'Etat américain n'a pas tardé, du coup, à réagir, assurant que les incursions israéliennes « ne servaient à rien », qu'elles ne faisaient que « compliquer » la situation dans les zones autonomes occupées.

Pour les Palestiniens, les Israéliens, Ariel Sharon en tête, profitent du fait que les Etats-Unis et la communauté internationale sont pris par les opérations en Afghanistan pour intensifier leurs propres opérations d'encerclement. Yasser Arafat, par la voix de ses porte-parole, tente donc d'obtenir le soutien de l'ONU. Hier soir, des hélicoptères israéliens tiraient des missiles sur un bâtiment de Bethléem où étaient embusqués des tireurs palestiniens, blessant au moins dix personnes. L'Autorité palestinienne a annoncé avoir engagé des consultations avec les membres du Conseil de sécurité en vue d'une réunion « extraordinaire ».

CATHERINE TARDREW

BETHLEEM, HIER. *Des tanks de l'armée israélienne continuent d'entrer dans la ville.* (REUTERS/AMMAR AWAD.)

L'INVITE DU DIMANCHE : BERNARD-HENRI LÉVY

« Il est navrant que la France parle si mou »

CHAQUE DIMANCHE, « le Parisien » donne la parole à une personnalité. Aujourd'hui, le philosophe Bernard-Henri Lévy, qui publie « Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire » (Grasset), en référence directe aux attentats terroristes du 11 septembre.

Faut-il utiliser aujourd'hui le mot « guerre » ?

■ **Bernard-Henri Lévy.** Oui. C'est bien d'une guerre qu'il s'agit, mais d'un type radicalement nouveau. Car ce n'est plus la politique continuée par d'autres moyens, mais la religion continuée par d'autres moyens. Nous affrontons une ONG du crime, un monstre froid qui n'est adossé à aucun Etat, une puissance militaire sans racines ni repères. Cela donne le vertige…

Eprouvez-vous un sentiment de peur ?

De peur, non. De colère, oui. Colère contre les assassins, colère aussi contre ceux qui se couchent devant les assassins, car depuis quelques jours j'observe avec effarement la montée en France d'un climat de « munichisme » rampant. Lorsqu'on a affaire à un ennemi de cette sorte, presque insaisissable, sans pitié, s'imposent sang-froid et détermination.

Jugez-vous que la France en fait trop ou pas assez ?

Pas assez ! Nous sommes des alliés bien tièdes. Avec cette idée qui rôde, et qui n'est pas glorieuse, que moins on en fera plus on se préservera. Comme si nous avions peur des attentats, et peur des banlieues…

Le pouvoir craindrait-il les réactions de certains jeunes des cités ?

Ces jeunes sont les premiers à savoir que, si les terroristes doivent frapper demain, dans le métro par exemple, ils ne trieront pas. Tout le monde sera atteint : beurs et non-beurs, Français et étrangers, jeunes et moins jeunes. Quant aux banlieues, la pire erreur serait de confondre les petits salopards qui sifflent « la Marseillaise » au Stade de France et l'immense majorité des Français musulmans qu'on n'a aucune raison de tenir en suspicion.

George Bush vous surprend-il ?

On dit parfois que ce type de crise met les hommes à nu, et les éprouve. J'avais eu l'occasion d'écrire combien Bush me paraissait détestable. Eh bien, la guerre le transforme : il se hisse au-dessus de sa taille.

Le patriotisme dont font preuve les Américains vous frappe-t-il ?

Oui. Ce peuple que l'on croyait matérialiste, cynique, voué au culte du veau d'or boursier apparaît mûr, avec des réflexes magnifiques. Je suis retourné à New York, que j'adore : le génie de cette ville, qui ressuscite des décombres, m'a beaucoup impressionné.

Diriez-vous « Nous sommes tous des Américains » ?

C'est le titre de l'éditorial de Jean-Marie Colombani, dans « le Monde » au lendemain de l'attentat. C'était un réflexe parfait. La manifestation d'une solidarité sans faille, qui faisait taire cette sale petite musique de l'antiaméricanisme, avec ses relents glauques. C'est important, un réflexe. Dans les crises graves, c'est presque plus important qu'un concept.

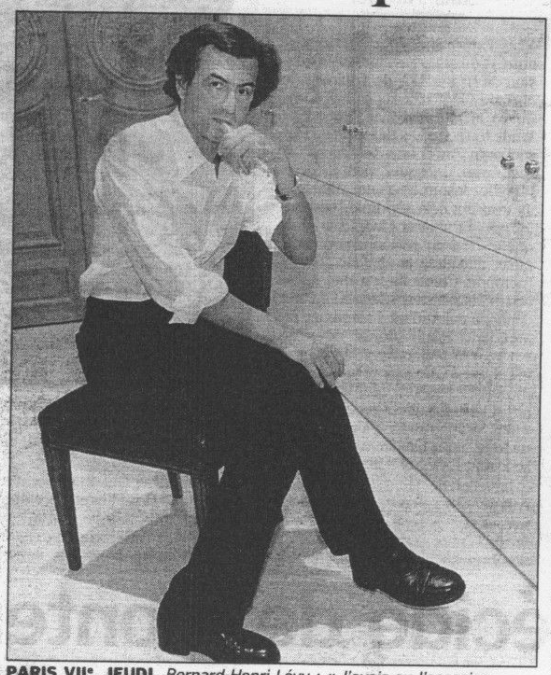
Parce que la réaction de beaucoup de Français vous choque ou vous déçoit ?

L'opinion française se conduit plutôt bien. Ce sont les élites qui me choquent. Les élites, comme souvent…

« L'islam, Ben Laden s'en moque. C'est le pouvoir qu'il veut »

Vous avez bien connu le commandant Massoud…

Je l'aimais parce qu'il faisait la guerre sans l'aimer, et même en la détestant. J'ai connu à vingt ans d'intervalle ce résistant indomptable : luttant d'abord contre le fascisme rouge, luttant ensuite contre le fascisme vert des taliban, et y laissant sa vie. C'était un homme merveilleux, un poète, un intellectuel, et un amoureux de la culture française. Il a été tellement déçu d'être reçu à Paris comme un chien, il a été si surpris que l'Elysée et Matignon lui claquent la porte au nez, lui qui avait choisi, pour son premier vrai déplacement hors d'Afghanistan, de se rendre chez nous. C'est d'autant plus impardonnable qu'il ne venait pas seulement demander de l'aide : il voulait nous mettre en garde contre Ben Laden et ses réseaux…



PARIS VIIe, JEUDI. *Bernard-Henri Lévy : « J'avais eu l'occasion d'écrire combien Bush me paraissait détestable. Eh bien, la guerre le transforme : il se hisse au-dessus de sa taille. »* (LP/PHILIPPE DE POULPIQUET.)

Connaissait-il Ben Laden ?

Il m'en parle, en tout cas, dans les conversations que je rapporte dans mon livre. Il le décrivait comme un enfant mal-aimé, issu à Riyad d'une famille d'intendants cantonnée aux lisières du pouvoir, un homme qui rêvait d'être prince à la place des princes, et dont l'appétit de pouvoir est sans limite. La misère du monde est le cadet de ses soucis, tout comme le drame des Palestiniens, qu'il exploite cyniquement aujourd'hui parce qu'il sait que c'est un thème qui marche dans le monde arabe. Ce qu'il veut ? Chasser les Américains d'Arabie saoudite, et s'y installer en renversant la monarchie corrompue qui règne là, assise sur ses dollars. Des dollars dont Ben Laden lui-même regorge. Quant à l'islam, disait Massoud, Ben Laden s'en moque. C'est le pouvoir qu'il veut. Juste le pouvoir. Le reste est imposture.

Ariel Sharon n'est-il pas un obstacle à une solution au Proche-Orient ?

Que Sharon soit, pour son peuple, un mauvais berger, que ce ne soit pas un grand homme d'Etat, d'accord !… Mais, en Israël, les gens de la gauche israélienne savent en même temps qu'ils n'ont plus, en face d'eux, d'interlocuteurs : comment faire confiance à Arafat, ce personnage duplice, imprévisible, d'abord préoccupé de sa légende et parfaitement incapable de bâtir un Etat moderne ? La vérité est là : il faut imposer le retour au dialogue, et imposer aussi à Arafat l'Etat palestinien dont, en réalité, il ne veut pas, et dont il a peur. Cela dit, soyons clairs : la clé de la guerre antiterroriste, contrairement à ce que soutiennent certains, ne se trouve pas au Proche-Orient. Car cette guerre, globale, n'a pas commencé là-bas, et pas le 11 septembre. Les choses viennent de beaucoup plus loin, et c'est un rendez-vous majeur pour toutes les démocraties. Il est navrant, du coup, que l'engagement de la France ne soit que symbolique, navrant aussi que la France parle si peu et si mou. Nous sommes étrangement pusillanimes. Avec ses accents churchilliens, Tony Blair a autrement plus d'allure que MM. Chirac et Jospin.

PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE DE MONTVALON

LE PARISIEN